

La vie-même.

On écrit avec ce que l'on a oublié.

Mais comment filmer ce qui a eu lieu – un crime- sans laisser d'autres traces que celles de la mémoire ? Comment filmer l'amour perdu, la mort de Miguel Enriquez assassiné, comment raconter la dictature d' Augusto Pinochet, cet autre *nine eleven* menacé par l'oubli, puisque le crime est resté impuni, et la junte injugée. Comment filmer les tortures et les disparitions, l'élan cassé d'un peuple trop optimiste, la jeunesse enfuie. Comment filmer le passé sans tomber dans le panneau ? (PANNEAUX MAJEURS : les monuments aux morts, les levers de drapeau, les commémorations, les pierres tombales, les trop grands mots, les faux témoins, les grandiloquences, le sentimentalisme, etcetera)

Avant la rue Santa-Fé, il y a eu des films bien sûr, sur ce qu'on nomme de mille périphrases, le coup d'état chilien,

septembre 73, la mort d'Allende, et tant d'autres pauvres noms pour une réalité contemporaine et déjà tellement historicisée qu'elle nous échappe.

Aucun n'a pu jusqu'ici en approcher la vérité intime, la mémoire émotionnelle pure.

Si l'oiseau chante, disait Jacques Prévert, dans un poème qui s'appelait, je crois, pour faire le portrait d'un oiseau, si l'oiseau chante, alors le tableau a gagné.

Il peut paraître étrange de convoquer Maurice Blanchot et Jacques Prévert. C'est à eux pourtant que j'ai pensé, point étrangers du tout au cinéma. L'espace du dedans, et les poèmes que chacun sait par coeur, il y a de cela dans la rue Santa Fé. Parce que le problème est le même, toujours le même : il s'agit d'attraper la vie. Rue Santa Fé, les oiseaux prévertiens chantent comme des dingues. Chansons parfois aigres, évidemment, mais vraies et belles, comme le sont les images de Carmen Castillo. Images filmées avec ce qu'elle a oublié. Images sorties tout droit de ses rêves et de ses cauchemars. Intactes. Entières. Intègres.

Images écrites avec ce qu'elle n'a plus su qu'elle savait, avec ce qu'elle a accepté de perdre pour le reconquérir. Avec un humour et une autodérision qui sont partie prenante de son art.

Un film sur l'Histoire qui refuse le marbre des pierres tombales et la langue de plomb des discours officiels, est chose rare. Pourquoi ? parce que ce refus entraîne une dangereuse fragilité, une porosité : celle du temps qui passe et du doute qui s'insinue. Rue Santa Cruz est donc un film sur le temps perdu et le temps retrouvé. Un temps circulaire et fragile qui appartient d'abord aux femmes et aux enfants. Les femmes ici ne disent jamais ce à quoi on s'attend. Sur leurs visages, il y a l'ombre portée de la dictature, les cicatrices, la mémoire à vif. Leurs paroles dures – ou tendres – vous attrapent à chaque fois par surprise.

Dans la rue Santa Fé, Les enfants tiennent un rôle inconnu jusqu'ici. Enfants de militants qui disent ce qu'ils ont vu et subi et compris. Et qui étaient leurs parents à

leurs yeux. Enfants devenus adultes. Et autres. Libres de leurs vies, de leur regard, et tournés vers l'avenir.

Carmen Castillo filme son amour mort et la vie qui a continué, comment était ce possible ? Elle filme sa famille vivante, -elle est là, entre sa fille et sa mère-, elle le fait avec une caméra vibrante de délicatesse, elle capte le Chili d'aujourd'hui.

Elle suscite une émotion d'origine inconnue.

C'est exactement cela, le mystère et la force du cinéma.

Surgissent l'amour vivant, et le Chili d'hier.

Inoubliables. A jamais.

Geneviève Brisac